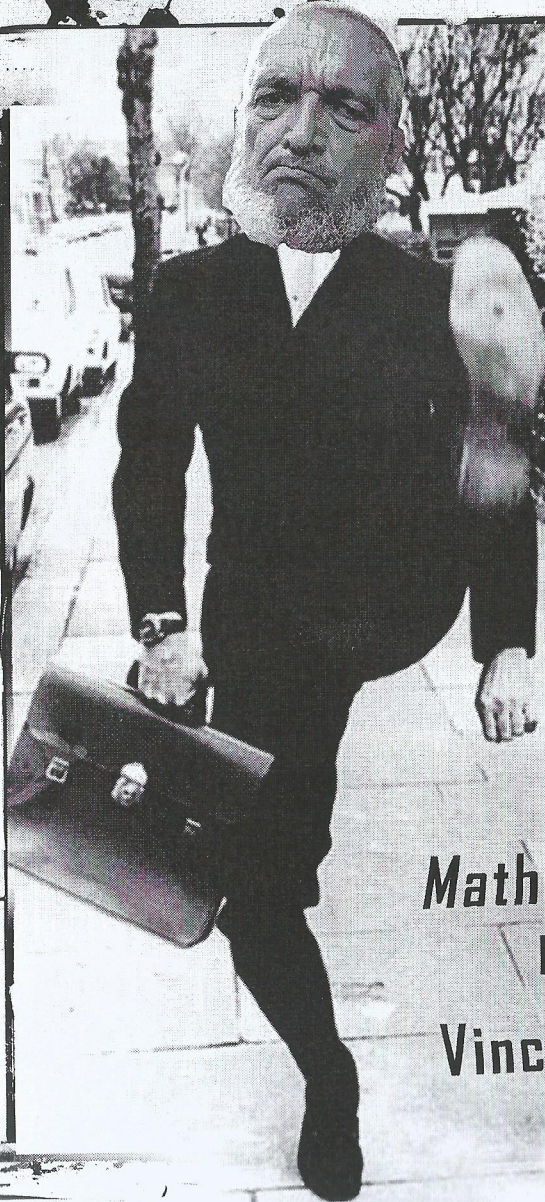


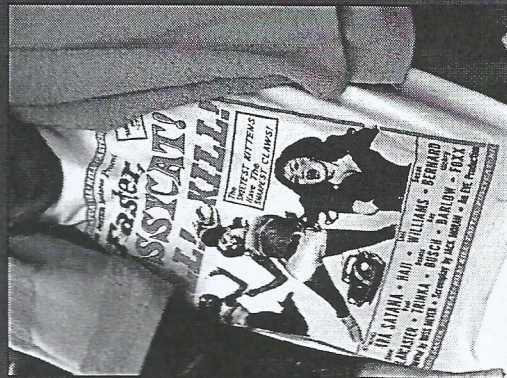
L'ALPHABET

OCTOBRE 2017 n°8



Ben Spizz
Mathieu Fini d' Rine
Nicolas Lahaye
Vincent Mondiot
Harassment

n°15



Pas de look, pas de crête, des t-shirts pourris et quelques amis. Beaucoup de curiosité, à l'université, en cours et ailleurs. Aime se promener là où ça pue, là où c'est beau, là où c'est différent. Aime le porno, le punk et les nanars. Aime bien se faire surprendre, et regarder des films beaux comme la naissance du monde.

Hommes préférés : Keith Streng, James Stewart, et d'autres.

Femmes préférées : toutes, car 'toutes les femmes sont belles'. Surtout Chris Out of Order.

Un peu partout dans les concerts, du moment que c'est fort et qu'il y a de l'humain dedans.

Se retrouve ici par amitié et goût pour les belles lettres.

Tout cela se passe à la décennie précédente, dans un lieu qui n'est plus. C'était au 88, tout en haut d'une rue qui partait du métro Ménélimontant. L'hiver, des fois c'était le verglas, et il se pouvait qu'on tombe. Alors on s'arrêtait aux officines du coin et on buvait.

Après, même si le volume éthylique commençait à grimper, aucun souci. C'était tout droit... pis juste avant la rue Boyer, il fallait s'engouffrer dans cette petite salle. On arrivait aux concerts comme si on était dans le fuseau horaire d'à côté. Début des concerts dix-neuf heures selon la police, vingt heures et plus selon l'organisation. L'été, c'était chaud même aux premières parties.

L'hiver, c'était changeant : au début, on se pelait autant dehors que de dedans. Après, il fallait que le groupe emporte la sauce. Pour notre part, après avoir testé tous les restaurants rapides du coin, on se rabattait souvent sur une galette de semoule. Hop, hop, la bière. Hop, hop, un petit morceau de galette. Hop, hop, la bière. Hop, hop, un petit peu de fumée. Oi, oi, oi la bouche pleine. Pourquoi s'ennuyer à penser au lendemain parce qu'il y a un super truc qui se passait au moment même, sur la scène ? La porte tournée, une longue allée. Au loin, une table et quelques chaises faisant office de caisse. A un moment donné, un canapé qui avait connu des jours meilleurs, et la pluie, et la pluie.

Derrière, la vie, le bar, les gens, une nappe de fumée plus ou moins brumeuse en fonction des jours. Surtout, un peu sur la droite : la salle, plus ou moins bouchonnée en fonction de l'heure. Du groupe, aussi. Il devait y avoir un piano quelque part, quelques volutes de pharmacopées d'un genre très spécial. On y entrerait sec, on en ressortait mouillé avec moult essences sur tous les vêtements.

Dans cette salle, le son était ce qu'il était, et les vibrations n'étaient pas trop mal non plus. Après de nombreuses expériences, on avait réussi à trouver le meilleur poste d'observation, celui qui permettait de ne pas trop se faire saigner les oreilles. De profiter du son dans ce qu'il avait de meilleur, tout en profitant de l'air frais cuvée Ménélimontant années 2000.

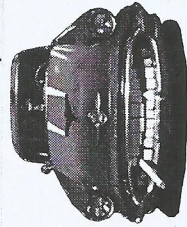
Ça se trouvait quelque part au niveau des toilettes, avec ou sans bidet. Il y avait un trou dans le mur, et quand la musique passait par là, eh bien elle devenait plus propre. On patientait, on partait dans des discussions qui échappaient à tous les interlocuteurs. Certains n'en pouvaient plus, et allaient crier Morts pour la France tout en baptisant les arbres, d'autres allaient on ne sait trop où. Nous, on préférait rendre hommage aux sanitaires du 88, parce que si l'odeur y était plus forte, le son y était plus pur. On juge le niveau d'un lieu à l'entretien de ses toilettes, que voulez-vous. Là-bas, c'était spécial. C'était trop fort. La salle de concert de quartier à l'état pur, avec des histoires de partout.

D'anciens artistes du lieu disaient qu'ils auraient dû faire des brèves de miroitiers, qu'il y en avait pour des tonnes d'histoires saugrenues, glauques, cocasses, sordides, tragiques, décalées, abracadabrantiques. Pour autant, comme dit ce personnage dans un film de John Ford : « quand la réalité dépasse la légende, imprimez la légende ». On va donc taire tout cela et vous allez lire une petite anecdote, une petite histoire de fesses, ou plutôt de bite.

Oui, du S-E-X-E... Rock'n'roll poulette ! Ou pas. Autant vous prévenir, ce ne sera pas aussi croustillant que ce à quoi vous vous attendiez. L'histoire prend place au sommet des marches de ces fameuses toilettes. Le contexte d'énonciation est sûrement trouble, l'affiche du concert s'est perdue dans les limbes. On était là, sans trop savoir le trente-trois qui nous tournait dans la tête. On était là, mais on ne pensait qu'à se tenir à cette rambarde, puis à fixer cette planchette, à dire tous les plus délirantes formules vaudous pour que le type avant décampe et qu'on prenne sa place. On était là, on attendait que la porte branlante daignât s'ouvrir. Des fois, elle s'ouvrait toute seule. Pas toujours fermée, d'ailleurs. On pouvait y entrer en binôme dans ces gogues, que ce soit pour tenir la porte au camarade ou pour... un peu d'escalade ? Des fois, on avait de très belles et très étonnantes surprises. Comme un clochard qui vient vous mettre un coup de tête alors que vous attendez le métro, ou un mendiant qui vous déclare tout l'amour qu'il a pour les films de kung-fu. Comme la fille qui dit oui sans trop savoir comment, alors qu'avant elle a toujours dit non. Tel l'exhibitionniste qui, à quelques mètres à peine de vous, décide qu'il serait très pertinent de mettre en avant ce que la nature lui a donné de plus intime. Ce soir-là, la micro-histoire ne dura pas plus de quelques secondes. Je suis face à la porte. J'ai mal,

je souffre le martyre et ma vessie me chante la chamade. A ce moment-là, on maudit l'abus de Maximator, mais qu'importe ! On tient, il n'y a plus personne devant nous, plus qu'un seul occupant qui nous sépare de la délivrance, de cette expulsion salvatrice, de cette pluie dorée libératrice ! Les secondes sont des minutes, les murs vibrent, la salle vibre, tout le 88 vibre. Je m'en fiche, je veux donner mon urine à la nappe phréatique de Ménilmuche. Pas n'importe comment, je veux communiquer avec les gogues du 88, et je veux écouter au mieux le concert de ce groupe dont je ne sais déjà plus trop le nom ! La porte tremble, signe d'un changement d'activité en cours. Est-ce que le maître du séant a fini d'écouler son énième cannette de la soirée. Pas de bruit de chasse d'eau, normal. Parce que. Le bruit de la lance d'incendie semble cesser... mais non. Il ne résonne plus de la même façon. En se collant contre la porte, on a la sensation que le son est très proche de nous, mais vraiment TRES proche. A quelques centimètres d'épaisseur. Une planche. Dès lors, tout s'enchaîne. La porte s'entrouvre progressivement, et le spectacle de trois secondes peut commencer. Hilare, imbibé, psamoldiant un message des plus obscurs : l'homme. Face à nous. Le pantalon presque pas remonté. Entre ses jambes, demi-mou, encore actif : son sexe. Prêt à défier la Bellevilloise, qui est de l'autre côté du mur.

A quelques mètres à vol d'oiseau, un jet de pierre ou... d'autre chose. Devant son sexe, l'urine qui continue à sortir, à s'écouler. Un petit peu sur les marches, peut-être dans la nuit. Il faut imaginer ce qui se passe comme le Matrix du squatt punk, à sa façon : la porte qui grince comme dans un western d'outre-tombe, mon œil torve qui, d'abord impatient, découvre surpris l'homme à moitié déshabillé, la surprise qui se transforme en petite peur à la vue du jet d'urine qui reprend de la vigueur, la cascade involontaire pour éviter que ce liquide vienne nous tâcher. Ce n'est pas comme si les occasions manquaient, au 88. Après, c'est fini, on passe à autre chose. Bonjour merci, je veux mon pipi. Que devint-il ? Trouva-t-il une autre vespasienne, un autre point de chute ? Apprécia-t-il le concert du soir ? Mystères et boulettes de gomme. Voilà pour la petite anecdote. Et maintenant, que reste-t-il de nos amours ? Des gravats, même plus un petit bout d'arbre. Même le café plus bas sur le boulevard est sur le point de fermer. Le temps qui passe, le monde qui change, et tout ces petits souvenirs.



Nicolas Lahaye

